

Archéologie

Luca Paltrinieri

DANS **LE TÉLÉMAQUE 2015/2 N° 48**, PAGES 15 À 30
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE CAEN**

ISSN 1263-588X

ISBN 9782841337378

DOI 10.3917/tele.048.0015

Date de mise en ligne : 14/01/2016

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-le-telemaque-2015-2-page-15?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses universitaires de Caen.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

NOTION

Archéologie

Résumé: *Après avoir rappelé la variété des significations de la notion chez Foucault, l'article fait retour sur ses usages antérieurs, chez Kant d'abord, au sens d'une histoire de l'archè de la philosophie, puis chez Martial Guéroult avec l'idée de dianoématique, mais aussi chez Husserl et Merleau-Ponty, chez Sartre et Canguilhem, chez Freud et Lévi-Strauss... De cet héritage multiple, Foucault est en un sens l'héritier mais il innove aussi de façon radicale en privilégiant le concept d'une archéologie « horizontale » qui soit une « science de l'archive ».*

Mots clés : histoire, archive, archéologie, archè, monument, système.

En philosophie contemporaine, la notion d'« archéologie » est liée à l'usage que Michel Foucault en a fait pendant les années 1960 : de l'*Histoire de la folie*, décrite en 1961 comme une « archéologie du silence » de la folie désormais réduite à la maladie mentale¹, à *Naissance de la clinique*, qui en 1963 portait comme sous-titre « Une archéologie du regard médical », jusqu'à la célèbre « archéologie des sciences humaines » de *Les mots et les choses*, en 1966. Enfin, dans *L'archéologie du savoir*, livre sur « la méthode » publié en 1969, Foucault tire les conséquences de plus de dix ans d'enquêtes « archéologiques ». L'on se tromperait toutefois en voulant tirer de cette somme méthodologique une définition homogène et univoque de l'« archéologie foucauldienne ». Le dessin d'ensemble de la production du philosophe pendant les années 1960 reste fragmenté entre plusieurs *archéologies*. Dans l'*Histoire de la folie*, la conception archéologique de l'histoire renvoyait à une approche devant découvrir, au-dessous du devenir « horizontal et dialectique », une « verticalité constante », celle de la « structure tragique » du partage entre raison et déraison². L'« archéologie du regard médical » de *Naissance de la clinique*, en revanche, a abandonné toute prétention de retour à une sorte de structure originaire du partage entre raison et déraison, et se définit désormais comme une analyse des structures historiques de la perception médicale. Dans *Les mots et les choses*, par contre, l'archéologie est désormais désignée comme la « science de l'archive », description historique des transformations affectant « les configurations propres à chaque positivité », qui doit rendre compte des relations existantes entre les discours des différents savoirs d'une même époque³. Bien évidemment, ces différentes archéologies foucauliennes sont habitées par la même tentative de comprendre

1. M. Foucault, *Dits et écrits*, t. I, Paris, Gallimard, 2001, p. 188 (désormais DEI).

2. M. Foucault, « Préface », DEI, p. 161.

3. M. Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 230-231, 329 ; « Michel Foucault, "Les mots et les choses" », DEI, p. 527 ; « Sur les façons d'écrire l'histoire », DEI, p. 617.

comment une certaine connaissance, à un moment précis, a été possible⁴. Mais on remarque surtout, au fil des années, l'abandon progressif de la métaphore de la verticalité au profit de la comparaison structurelle, ainsi que la volonté de se déprendre de l'alternative entre phénoménologie et structuralisme qui domine la conjoncture des années 1960⁵. Ainsi, les différents usages du terme par Foucault renvoient à des héritages complexes et on pourrait dire, de ce point de vue, que le « cas Foucault » est un révélateur des multiples projets archéologiques qui traversent l'histoire de la philosophie moderne et contemporaine.

L'héritage kantien

En effet, Foucault n'a pas été le premier à utiliser le terme d'archéologie en philosophie. Dans ses *Fortschritte der Metaphysik*, contenus dans les *Lose Blätter*, Kant avait en effet utilisé le mot pour désigner l'« histoire de ce qui rend nécessaire une certaine forme de pensée »⁶. Son questionnement dans les *Fortschritte* concerne la possibilité même d'une histoire de la métaphysique, cette « mer sans rivages sur laquelle le progrès ne laisse aucune trace »⁷. Car la métaphysique non dogmatique, en tant que « science des principes *a priori* » permettant le passage de la connaissance du sensible à celle du suprasensible, existe comme un « tout ou un rien » seulement à partir du moment où elle se donne elle-même ses propres limites, sous la forme de la critique. C'est bien pour cette raison que Kant peut soutenir que des trois stades parcourus par la métaphysique – le dogmatisme rationaliste représenté par Leibniz, l'empirisme sceptique représenté par Hume et le criticisme de la raison pure – seulement le dernier marque un réel avancement de la raison et ouvre la possibilité d'un véritable progrès de la métaphysique.

Mais c'est ici que réside le paradoxe : si faire une histoire des progrès des sciences empiriques est relativement facile, comment faire une histoire de la métaphysique si, avant le stade critique, celle-ci n'accomplit aucun progrès ? « On ne peut pas écrire une histoire de la chose qui n'est pas arrivée et pour laquelle jamais rien n'a été procuré en fait de préparation et de matériaux »⁸. Le paradoxe, en réalité, ce serait de vouloir faire une histoire, par définition toujours empirique (*ex datis*), de la Raison qui par essence n'a pas d'histoire précisément parce qu'elle se développe sur la base des concepts, et requiert par conséquent une connaissance *ex principiis*.

-
4. M. Foucault, « Préface », DEI, p. 194 ; *Naissance de la clinique*, Paris, PUF, 1963, p. XV ; *Les mots et les choses*, p. 13, 46, 245, 329. Sur ces différentes « archéologies », cf. F. Fruteau de Laclous, « Archéologie », in *Michel Foucault. Un héritage critique*, J.-F. Bert et J. Lamy (dir.), Paris, CNRS Éditions, 2014, p. 89-95 et G. Gutting, « Archeology », in *The Cambridge Foucault Lexicon*, L. Lawlor et J. Nale (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 2014, p. 15-21.
 5. *Le moment philosophique des années 1960 en France*, P. Maniglier (éd.), Paris, PUF, 2011.
 6. Le texte de Kant est *Fortschritte der Metaphysik* (rédigé en 1793, publié en 1804), in *Gesammelte Schriften*, t. XX, Berlin, Walter de Gruyter, 1942, p. 341 (trad. fr. L. Guillermit, *Les progrès de la métaphysique en Allemagne depuis le temps de Leibniz et de Wolff*, Paris, Vrin, 1973).
 7. Cf. I. Kant, *Les progrès de la métaphysique...*, p. 9.
 8. I. Kant, « Feuilles détachées se rapportant aux "Progrès de la métaphysique" », *ibid.*, p. 109.

Lorsque nous étudions les philosophies passées, notre intérêt n'est pas seulement historico-empirique : notre intérêt pour les idées du passé tient au fait qu'il s'agit de *faits* de la Raison. C'est précisément là qu'intervient la définition de l'archéologie :

Une histoire philosophique de la philosophie est elle-même possible non pas historiquement ou empiriquement, mais rationnellement, c'est-à-dire *a priori*. Car encore qu'elle établisse des faits de raison, ce n'est pas au récit historique qu'elle les emprunte, mais elle les tire de la nature de la raison humaine, au titre d'archéologie philosophique. Ce qui a permis aux penseurs parmi les hommes de raisonner sur l'origine, le but et la fin des choses. Est-ce que ce fut ce qu'il y a de final dans le monde ou seulement la chaîne des causes et des effets ou est-ce que ce fut la fin de l'humanité elle-même qui fut leur point de départ ?

Le philosophe-archéologue étudie les idées des philosophies précédentes en tant que *faits* de la raison : il ne dispose pas des faits empiriques (par exemple la vie des philosophes ou les circonstances historiques de l'écriture), il n'a que sa raison face à des faits de Raison, c'est-à-dire la fin et le « sol » de l'humanité¹⁰. Assumer comme objet le « sol » (ou l'*arché*) sur lequel repose la connaissance, cela signifie littéralement se priver de tout sol et entreprendre une recherche dont ni le cumul des connaissances, ni une certaine loi finale décrivant le « progrès » de la rationalité ne peuvent fournir la clé. C'est pourquoi l'archéologue-historien de la philosophie kantien ne s'attache pas à découvrir la chaîne des causes et des effets qui a déterminé la formation des idées, mais il les insère dans le tableau historique des idées philosophiques.

En ce sens, une histoire non factuelle ou non empirique de la philosophie est une histoire de l'*arché* philosophique, une histoire « *a priori* » (ou « archéologie »). Ce rapport archéologique de la philosophie à son histoire explique pourquoi, en tant que méthode rationnelle, la philosophie ne peut se passer de son rapport à la tradition philosophique savante. Si le philosophe continue de s'intéresser aux philosophies du passé, c'est que leur intérêt n'est pas seulement historique, mais à proprement dire philosophique : toute interrogation de la philosophie sur son histoire est un retour vers l'*arché*, sur ce qui la fonde et la justifie dans son présent. Ainsi toute philosophie est aussi nécessairement une archéologie, car elle doit se situer par rapport à un passé philosophique qui, tout en étant lié à une série d'événements temporels, n'est jamais véritablement passé, mais continue d'avoir des effets dans le présent.

Monuments philosophiques

Parmi les historiens de la philosophie du XX^e siècle, c'est peut-être Martial Guérout qui a repris avec le plus de rigueur la tâche kantienne de définir les conditions de

9. *Ibid.*, p. 107-108.

10. Cf. G. Agamben, *Signatura Rerum. Sur la méthode*, trad. fr. J. Gayraud, Paris, Vrin, 2008, p. 82-84.

possibilité d'une histoire philosophique de la philosophie. Certes, Guérout ne parle pas d'archéologie mais de Dianoématique; toutefois sa tentative de refondation de l'histoire de la philosophie en tant que rapport de la philosophie à son passé part précisément du problème de la relation entre l'ordre temporel de la vérité historique et l'ordre intemporel de la vérité philosophique¹¹. Alors que l'histoire des sciences est pratiquement toujours une histoire des connaissances «périmées», l'histoire de la philosophie considère les œuvres philosophiques comme des «monuments» précisément en ce qu'elles *résistent* au temps. Ainsi, l'historien de la philosophie ne peut pas dissoudre la pensée des philosophes qui l'ont précédé dans la poussière des faits et des opinions dépassés, mais il doit étudier les philosophies passées comme «monuments philosophiques en tant qu'ils possèdent cette valeur intrinsèque qui le[s] rend indépendant[s] du temps»¹². Ce qui ne revient pas à nier que les concepts philosophiques sont un produit du temps, mais plutôt à affirmer qu'ils revendiquent une absoluité extratemporelle, laquelle exige une approche historique spécifique. D'abord, le philosophe lui-même, en tant que commentateur des philosophies qui l'ont précédé, devra alors réabsorber toute altérité empirique de l'œuvre dans «l'immanence à soi de la rationalité»¹³. Ainsi, l'investigation structurelle, noyau de la Dianoématique, aborde l'œuvre comme un système de preuves et des structures objectives dont il faut comprendre et reconstruire le fonctionnement :

La découverte de telles structures est capitale pour l'étude de toute philosophie, car c'est par elle que se constitue son monument au titre de *philosophie*, par opposition à la fable, au poème, à l'élévation spirituelle ou mystique, à la théorie scientifique générale, ou aux opinions métaphysiques. Ces structures ont pour caractère commun d'être démonstratives, quelle que soit la voie choisie, rationnelle ou irrationnelle. Il s'agit toujours d'un processus de validation. Cette démonstration combine les moyens logiques aux moyens architectoniques. L'architectonique est ce qui rapproche l'œuvre philosophique de l'œuvre d'art. Mais l'architectonique des beaux-arts concerne la simple possibilité matérielle de l'œuvre et son action sur la sensibilité esthétique du sujet. Celle de l'œuvre philosophique vise à incliner ou à contraindre l'intelligence du sujet à un jugement de ratification relatif à la vérité de l'enseignement doctrinal¹⁴.

Relisons ce passage. Une histoire philosophique de la philosophie se rapproche de «l'architectonique» dans la mesure où elle s'intéresse moins à la «vérité» ou à la «réalité» d'une théorie philosophique qu'à l'explicitation de la structure sous-jacente du texte philosophique. Mais si les œuvres philosophiques sont des «monuments» extra-temporels, ce n'est pas, au sens artistique, qu'elles sont des «fins en

-
11. Cf. M. Guérout, *Philosophie de l'histoire de la philosophie*, Paris, Aubier Montaigne, 1979 et les volumes posthumes *Histoire de l'histoire de la philosophie*, Paris, Aubier (Analyse et raisons), 1988, Livre I, t. II: *En Allemagne, de Leibniz à nos jours*, p. 329-673 et t. III: *En France, de Condorcet à nos jours*, p. 674-1084.
 12. Cf. M. Guérout, *Leçon inaugurale au Collège de France*, 4 déc. 1951.
 13. G. Giolito, «Pratique et fondement de la méthode en histoire de la philosophie chez Martial Guérout», *Revue de métaphysique et de morale*, 2001 / 2, 30, p. 69-95 (74).
 14. M. Guérout, *Descartes selon l'ordre des raisons*, t. I, Paris, Aubier Montaigne, 1968, p. 11.

soi» (selon la conception défendue par Souriau dans son livre sur *L'instauration philosophique*)¹⁵. Au contraire, les œuvres philosophiques n'existent que comme systèmes destinés à résoudre des problèmes, posés par la nature des choses et restés sans solution : « Alors que les problèmes de la science du passé (synonyme de science dépassée) sont la plupart résolus ou abolis, ceux de la philosophie passée attendent toujours qu'on les résolve »¹⁶.

La philosophie, en somme, est une activité rationnelle de position et résolution de problèmes qui continuent de représenter – dans leur nature de problèmes irrésolus – le sol sur lequel l'exercice lui-même de la philosophie est possible. C'est pourquoi l'histoire philosophique de la philosophie n'est pas une « paléontologie philosophique, où la description de la série des fossiles, morts à jamais, nous révélerait l'apparition de formes, chaque fois plus parfaites, de l'esprit humain », mais un exercice indispensable à la métaphysique car elle continue de désensevelir « une matière éternellement instructive au point de vue philosophique »¹⁷. Si l'histoire de la philosophie est l'histoire des solutions qui ont été données à une série de problèmes, la Dianoématique correspond à la fondation philosophique de l'histoire des systèmes qui génèrent ces solutions. En ramenant l'interrogation de l'œuvre au système – de façon apparemment paradoxale – l'architectonique guéroutienne finit par détruire la prétention de vérité de chaque œuvre, en la réduisant à un « événement temporel »¹⁸. Ce qui résiste à l'action corrosive du temps, en effet, ce n'est pas l'œuvre mais l'éternité du système problème / solutions. C'est là que la Dianoématique se rapproche le plus de l'archéologie de Kant et de son célèbre théorème selon lequel l'on peut philosopher seulement sur les « ruines » des philosophies précédentes : chaque nouvelle philosophie se présente comme la solution définitive à un problème donné, alors qu'il n'a fait que reconformer l'éternelle présentation d'une structure de présentation et résolution des problèmes.

Archéologie ou géologie ?

C'est précisément au concept guéroutien de « monument » que Georges Canguilhem pense lorsque, dans une célèbre recension de *Les mots et les choses*, il définit l'archéologie foucauldienne comme une science de « monuments »¹⁹. En évoquant cette notion, Canguilhem voulait surtout contredire l'interprétation sartrienne, qui

15. M. Guérout, *En France, de Condorcet à nos jours*, p. 1014-1015.

16. M. Guérout, *Philosophie de l'histoire de la philosophie*, p. 56. Sur ce point, cf. G. Bianco, « Philosophie et histoire de la philosophie pendant les années 1950. Le cas du jeune Gilles Deleuze », in G. Bianco, F. Fruteau De Lacroix, *L'angle mort. Philosophie et sciences humaines en France pendant les années 1950*, à paraître aux Presses universitaires de la Sorbonne en 2015.

17. *Ibid.*, p. 18.

18. *Ibid.*, p. 40.

19. G. Canguilhem, « Mort de l'homme ou épuisement du *Cogito* ? », *Critique*, n° 242, juillet 1967, p. 599-618, republié dans *Les mots et les choses de Michel Foucault. Regards critiques 1966-1968*, Caen, Presses universitaires de Caen – IMEC, 2009, p. 247-274.

avait comparé l'archéologie à une forme de géologie, étudiant la « série des couches successives qui forment notre "sol" »²⁰. La définition de Sartre exprimait l'expulsion programmée et artificielle de toute conception de la *praxis* humaine – des éléments matériels de la vie des hommes, les rapports de production et les rapports sociaux – du mouvement historique. On sait que pendant les années 1970 Foucault remédia à cette lacune²¹. Toutefois, en rangeant un peu rapidement Foucault dans les rangs du structuralisme, Sartre mettait le doigt sur un aspect de l'archéologie foucauldienne qui la rapprochait fortement de l'archéologie kantienne et de la Dianoématique guéroultienne : dans les trois cas, il s'agissait de faire l'histoire paradoxale d'une immobilité, ou encore l'histoire de ce qui, précédant la possibilité elle-même de l'historicité humaine, ne peut pas avoir d'histoire. Mais une histoire des conditions de possibilité de l'histoire – telle que Foucault l'annonçait déjà dans *Naissance de la clinique*²² et surtout sa radicalisation successive qui le conduisait à interpréter l'homme lui-même comme une « invention récente » destinée à s'effacer – est-elle encore une « histoire » ? Ne s'agissait-il pas, plutôt, de « remplacer le cinéma par la lanterne magique, le mouvement par une succession d'immobilités »²³ ?

La réponse de Canguilhem, en défense de son ancien élève, circonscrit rapidement l'enjeu de cette réduction de l'archéologie à la géologie : « faire de Foucault une sorte de géologue revient à dire qu'il naturalise la culture en la retirant à l'histoire »²⁴. L'archéologie, en revanche, cherche précisément à élargir le mouvement historique au niveau des conditions de possibilité elles-mêmes de la connaissance, afin de restituer « les modifications qui ont altéré le savoir lui-même, à ce niveau archaïque qui rend possible les connaissances et le mode d'être de ce qui est à savoir »²⁵. Ce que pointe Canguilhem, à travers la métaphore guéroultienne, c'est que l'histoire de l'*arché* de l'histoire conduit à une historicisation encore plus poussée des structures nécessairement humaines qui sous-tendent notre connaissance. Ainsi, à la différence de Guéroult, Foucault semble suggérer que d'une époque à l'autre, ce sont les *problèmes* eux-mêmes qui changent, au point que s'il est possible de déceler une cohérence au niveau de l'organisation du sens par les différents savoirs d'une époque donnée, toute cohérence semble disparaître du moment où il s'agit de comparer deux épistémès (par exemple, l'épistémè classique et moderne). La rupture, ou la discontinuité, est tellement profonde – elle a lieu au niveau de l'*arché* lui-même – qu'elle met en doute la possibilité humaine de reconstruire une continuité logique sans projeter sur le passé les catégories contemporaines (dont l'homme lui-même). C'est le sol ou l'*a priori* de nos certitudes qui a bougé, l'ordre sur le fond duquel nous pensons n'étant plus le même. Loin d'être anhistorique, l'archéologie serait

20. J.-P. Sartre, « Jean-Paul Sartre répond », *L'Arc*, n° 30, 1966, p. 87-96, republié *ibid.*, p. 73-89 (76).

21. Cf. L. Paltrinieri, *L'expérience du concept. Michel Foucault entre épistémologie et histoire*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2012.

22. M. Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, PUF, 1963 [rééd. 1972], p. XV.

23. *Ibid.*

24. G. Canguilhem, « Mort de l'homme ou épuisement du *Cogito* ? », p. 254.

25. M. Foucault, *Les mots et les choses*, p. 68.

alors la super-histoire de notre « sous-sol », c'est-à-dire des conditions de possibilité à partir de quoi connaissances et théories ont été historiquement possibles²⁶.

Or, la difficulté de cette entreprise historique était pour tous manifeste : sur quelles évidences pouvait-on se fonder pour réaliser une histoire de nos *a priori* ? Faire une histoire des transformations de l'*arché* n'implique-t-il pas déjà de pouvoir se libérer de la législation apriorique qui commande le système de nos évidences ? Autrement dit, plus qu'une « méthode », l'archéologie n'est-elle pas déjà et toujours une opération sur nous-mêmes et sur notre présent *qui doit permettre de révéler* dans l'horizon de notre expérience une couche plus profonde de l'expérience historique elle-même ? Sans doute, comme il a été plusieurs fois remarqué²⁷, toute la question est de savoir comment il faut interpréter le concept un « peu criant » d'*a priori* historique, que Foucault lie structurellement à celui d'archéologie dans *L'archéologie du savoir*. Soit l'on insiste sur l'adjectif « historique », et on devra alors admettre le paradoxe (au moins d'un point de vue kantien) d'un système de conditions de possibilité qui change au cours de l'histoire sans laisser *aucun reste* ; soit on insiste sur l'aspect apriorique d'un noyau de significations et de conditions de possibilité qui reste déterminant dans notre présent malgré *l'histoire*, l'opération archéologique consistera alors en un travail d'excavation de notre « sol » à la recherche d'une évidence plus fondamentale capable de révéler le sens du développement historique.

Fouilles

L'influence de la phénoménologie husserlienne sur l'archéologie foucauldienne a été plusieurs fois remarquée et désormais largement commentée : le terme lui-même d'*a priori* historique, rappelons-le, avait été mobilisé par Husserl dans le célèbre texte sur *L'origine de la géométrie*. Peu de commentateurs, en revanche, ont remarqué que Husserl a aussi donné une définition de l'archéologie, dans un texte qui a été traduit seulement récemment en français :

Archéologie phénoménologique : excaver (*Aufgraben*) les édifices constitutifs cachés dans les éléments bâtis, les constructions des opérations de sens aperceptives qui achèvent notre édification comme monde d'expérience. Le questionnement en retour et ensuite la mise au jour des opérations individuelles créatrices, jusqu'aux ultimes, jusqu'aux

26. *Ibid.*, p. 13.

27. Cf. J.-F. Courtine, « Foucault lecteur de Husserl. L'*a priori* historique et le quasi-transcendental », *Giornale di Metafisica*, nuova Serie, XXIX, 2007, p. 211-232 ; L. Paltrinieri, « Les aventures du transcendantal : Kant, Husserl, Foucault », *Lumières*, 16, 2^e semestre 2010, p. 11-32 ; F. Heidenreich, « Une archéologie de l'« archéologie ». Sur une parenté rhétorique entre Husserl et Foucault », *Les études philosophiques*, n° 106, 2013/3, p. 359-368 ; D. Pradelle, *Généalogie de la raison. Essai sur l'historicité du sujet transcendantal de Kant à Heidegger*, Paris, PUF (Épiméthée), 2013, p. 421-431 ; W. Goris, « L'*a priori* historique chez Husserl et Foucault » [trad. J. Farges], *Philosophie*, n° 123, 2014, p. 3-27 et n° 125, 2015, p. 22-43.

ἀρχαι, afin de reconstituer à nouveau, dans l'esprit, en remontant, l'unité évidente des validités d'être fonctionnant de manières diverses selon leurs étants relatifs. Comme dans l'archéologie habituelle: reconstruction, compréhension « en zig zag »²⁸.

Comme on le sait, les métaphores du « sol », du « sous-sol » et « d'archi-sol » sont fréquentes chez Husserl, pour qui l'expérience du monde vécu est souvent décrite dans les termes du « mouvement sur un sol », tandis que la conscience humaine elle-même est composée par différentes strates d'intentionnalité. La phénoménologie, à la différence de l'expérience vécue, « doit commencer sans sol pour se fonder à nouveau »²⁹: c'est par un travail d'excavation qu'il faut d'abord révéler dans les constructions quotidiennes de sens les fondements plus cachés qui *précèdent* la perception et rendent possibles l'expérience, et c'est ensuite un travail de reconstruction qui doit remonter depuis les fondements aprioriques de la connaissance vers les évidences expérientielles. La métaphore archéologique permet ici de comprendre l'entreprise phénoménologique comme une régression vers les archi-évidences dissimulées qui fondent les évidences du sens commun³⁰.

C'est pourquoi l'expression elle-même d'« *a priori* historique » indique moins la transformation des conditions de possibilité de la perception que la structure apriorique « de l'historicité universelle du mode d'être corrélatif de l'humanité et du monde de la culture »³¹. Autrement dit, il s'agit de comprendre comment « toute problématique et toute monstration historique, au sens habituel, présupposent déjà l'histoire comme horizon universel de question, non pas expressément, mais toutefois comme un horizon de certitude implicite »³². L'*a priori* universel et historique de Husserl est donc une structure invariable constamment présente dans notre horizon commun. C'est cette « évidence absolument inconditionnée et apodictique, s'étendant *au-dessous* de toutes les facticités historiques », cet allant de soi de toute chose historique, que Husserl veut réactiver pour combattre à la fois l'historicisme de l'histoire factuelle et l'apriorisme anhistorique de l'épistémologie. L'entreprise phénoménologique parviendrait alors à une véritable fondation des sciences dans l'*a priori* du monde de la vie³³, en montrant que l'universalité inconditionnée des vérités de la géométrie en tant que formation de sens, vivante et progressive, s'enracine dans une tradition, c'est-à-dire une transmission idéale entre présent et passé fondée sur la sédimentation et la réactivation perpétuelle des évidences originaires dans un langage. Or, que ce retour réactivant à une évidence originarie se présente sous la forme d'un travail de fouille, qui doit creuser le sol de

28. E. Husserl, « Archéologie phénoménologique » [1932], *Les études philosophiques*, n° 106, 2013 / 3, p. 369-371.

29. F. Heidenreich, « Une archéologie de l' "archéologie" ... », p. 363.

30. E. Husserl, « L'origine de la géométrie » (appendice 3 au paragraphe 9, trad. de J. Derrida), in *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* (éd. or. *Die Krisis der Europäischen Wissenschaften und die Transzendente Phaenomenologie*, 1954), trad. fr. G. Granel, Paris, Gallimard, 1976, p. 403-427 (421).

31. *Ibid.*, p. 418.

32. *Ibid.*, p. 422.

33. Cf. W. Goris, « L'*a priori* historique chez Husserl et Foucault », p. 13 sq.

nos évidences immédiates et les structures de notre expérience, est bien ce qui fait de l'archéologie le versant constructif, actif, de la réduction phénoménologique. Ainsi Felix Heidenreich, commentant le texte sur l'archéologie husserlienne, peut affirmer : « l'idée que la philosophie puisse se comprendre comme une manière de *creuser la terre* (*Aufgraben*, disait Husserl), est un geste profondément phénoménologique »³⁴.

En ce sens, la métaphore de l'archéologie chez Merleau-Ponty est aussi strictement liée à la question de l'*a priori* de l'histoire dont parle Husserl. Dans ses notes de cours sur *L'origine de la géométrie*, Merleau-Ponty avait remarqué que « Husserl a un problème de surgissement du langage parce qu'il devine derrière les choses dites une archéologie des choses dites, qu'elles ne sont pas derrière, mais renvoient à un primordial »³⁵. Similairement, la récusation du transcendantalisme kantien passe, pour Merleau-Ponty, par la découverte d'un *a priori* expérientiel, c'est-à-dire d'une « vie irréflechie » et corporelle où la conscience est enracinée. Or, l'expérience « sauvage » ou première que l'opération phénoménologique doit révéler n'est pas ce qui est immédiatement évident, mais ce qui est enseveli « sous les sédiments des connaissances ultérieures », c'est le pré-humain qui rend possible l'activité proprement humaine de la connaissance et qui doit être réactivé « par un travail comparable à celui de l'archéologue »³⁶. La fondation de notre sol a eu lieu en tant qu'expérience vécue fondamentale, précédant l'opposition même entre subjectivisme et objectivisme, empirisme et intellectualisme, réel et imaginaire, advenue dans un temps qui se soustrait à l'histoire, mais qui continue d'avoir des effets tout au long de l'histoire humaine jusqu'à dans notre présent. L'archéologie merleau-pontienne peut ainsi être définie comme une « contre histoire », car son but est de revenir au moment de l'*institution* d'une structure d'historicité fondamentale qui caractérise l'humain et qui se révèle dans le langage.

Mais les modèles de cette « fouille dans notre passé » à la recherche des archévidences – ces fondations oubliées qui habitent et influencent notre présent – sont innombrables et ne se limitent pas au courant phénoménologique. Dans sa célèbre « Introduction » à *Anthropologie et sociologie* de Marcel Mauss, Lévi-Strauss écrivait que l'étude fondamentale sur « Les techniques du corps » ouvrait aux recherches ethnologiques un nouveau territoire : non seulement il montrait que « chaque technique, chaque conduite, traditionnellement apprise et transmise, se fonde sur certaines synergies nerveuses et musculaires qui constituent de véritables systèmes, solidaires de tout un contexte sociologique », mais encore il « rapprochait ethnologie et psychanalyse » en conduisant le lecteur, à travers « une archéologie des attitudes corporelles », à la découverte « d'états psychiques disparus de nos enfances »³⁷. En somme, non seulement la description ethnologique des techniques corporelles et

34. F. Heidenreich, « Une archéologie de l' "archéologie" ... », p. 367.

35. M. Merleau-Ponty, *Notes de cours sur L'origine de la géométrie de Husserl*, Paris, PUF, 1998, p. 52, note 6.

36. M. Merleau-Ponty, « Lettre à Martial Guérault », *Revue de métaphysique et de morale*, 4, 1962, p. 401-409.

37. C. Lévi-Strauss, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », in M. Mauss, *Anthropologie et sociologie* [1950], Paris, PUF, 1968, p. 9-44.

des gestes apparemment insignifiants transmis de génération en génération révélait un passé reculé de l'humanité encore « mieux que des gisements archéologiques ou des monuments figurés », mais elle permettait encore d'accéder au passé hors du temps de l'inconscient. En ce sens, l'archéologie n'est pas seulement une fouille dans notre passé, mais aussi une recherche d'un *archaïque psychologique et sociologique*, fondation oubliée d'habitudes et modes de pensées qui continuent d'influencer les pratiques quotidiennes.

Bien évidemment, c'était Freud lui-même qui avait transféré l'imaginaire archéologique dans le domaine psychologique, en pensant la conscience comme une série de couches juxtaposées auxquelles l'exercice psychanalytique doit permettre l'accès : « Nous pouvons espérer parvenir par l'analyse des rêves à connaître l'héritage archaïque de l'homme, à découvrir ce qui est psychiquement inné »³⁸. Le noyau psychique de l'inconscient est tout entier dans une structure atavique « hors temps », dans cette forme archaïque de l'humain représentée par un principe de plaisir refoulé dans le temps historique : « je persiste à soutenir que nous n'avons pas assez mis en relief ce fait indubitable de l'immutabilité du refoulé au cours du temps »³⁹. Les thèmes de la régression à l'enfance et de la résurgence de l'ancien comme satisfaction de l'objet archaïque attestent de ce travail d'excavation à la recherche d'une fondation pré-humaine du sens historique. Le désir et l'inconscient représentent pour ainsi dire le substrat caché de la conscience que le travail psychanalytique devait faire revenir à la surface à travers une réactivation du refoulé historique de notre présent. Voilà pourquoi l'entière recherche psychanalytique peut être définie, selon Paul Ricœur, comme une « archéologie du sujet » :

Je vois pour ma part dans le freudisme une révélation de l'archaïque, une manifestation du toujours antérieur [...]. On pourrait reprendre toute l'œuvre théorique de Freud du point de vue de ses implications temporelles; on verrait que le thème de l'antériorité est sa propre hantise⁴⁰.

De ce point de vue, non seulement la psychanalyse peut être tenue comme une « discipline de la réflexion » qui opère un décentrement du foyer des significations et un déplacement du lieu de naissance du sens quant au sujet⁴¹, mais encore « dans la mesure où idéaux ou illusions sont des analogues du rêve ou des symptômes névrotiques, il est évident que toute l'interprétation psychanalytique de la culture est une archéologie »⁴². Peut-être que c'est précisément dans l'archéologie psychanalytique qu'apparaît avec plus de force le sens d'une fouille dans le passé individuel et humain à la recherche d'un *arché* hors du temps, une fondation immobile dont les traces sont encore visibles dans l'horizon commun de l'expérience historique.

38. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, in *Gesammelte Werke*, II / III, trad. fr. *Œuvres complètes*, t. IV, Paris, PUF, 2003, p. 299.

39. S. Freud, *Nouvelles conférences*, in *Gesammelte Werke*, XV, trad. fr. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1936, p. 103.

40. P. Ricœur, *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Seuil, 1965, Kindle Edition, empl. 9882.

41. *Ibid.*, empl. 9552.

42. *Ibid.*, p. 9997.

Archéologie horizontale

L'idée de l'excavation et de la fouille à la recherche d'une fondation oubliée et vivante, au sens phénoménologique ou psychanalytique, persiste bien entendu dans l'archéologie foucauldienne. Il suffit de penser à la préface à l'édition anglaise de *Les mots et les choses*, où Foucault définit l'entreprise archéologique comme un travail de mise en lumière de « l'inconscient positif du savoir », ou aux entretiens où il la définit comme un « travail d'excavations sous ses propres pieds » devant mettre au jour « le sous-sol de notre conscience »⁴³. Toujours est-il que Foucault renverse progressivement la métaphore de la fouille « verticale » au profit d'une « opération latérale » qui tente d'éviter toute hiérarchisation krypto-métaphysique⁴⁴.

Ce basculement est évident lorsque Foucault, dans l'introduction de *L'archéologie du savoir*, s'empare à son tour de la métaphore du « monument », en définissant l'archéologie comme la « description intrinsèque du monument » qui procède à la transformation des « documents en monuments »⁴⁵. Dire que l'archéologie traite les discours comme des monuments ne signifie nullement que sa tâche consiste à faire ressurgir les ruines des fondations oubliées, il s'agit plutôt de retourner la démarche historique classique qui envisage les monuments du passé comme des documents, c'est-à-dire comme des traces, qu'il faut interpréter pour en découvrir le sens caché. C'est pourquoi Foucault refuse violemment toute parenté avec l'archéologie freudienne et revendique plutôt l'héritage kantien, où les métaphores de la fouille et de la trace sont absentes⁴⁶. Comme il avait été remarqué par Canguilhem, l'archéologie foucauldienne récuse précisément le lexique de la sédimentation en couches successives et évite de redoubler les niveaux de l'analyse pour aller vers la recherche d'un sens caché ou d'une cause sous-jacente :

L'histoire archéologique ne traite pas le discours comme document, comme signe d'autre chose, comme élément qui devrait être transparent, mais dont il faut souvent traverser l'opacité importune pour rejoindre enfin, là où elle est tenue en réserve, la profondeur de l'essentiel ; elle s'adresse au discours dans son volume propre, à titre de monument. Ce n'est pas une discipline interprétative : elle ne cherche pas un « autre discours » mieux caché. Elle se refuse à être « allégorique »⁴⁷.

Il ne s'agit donc pas de faire apparaître les structures derrière les « œuvres », et par-delà les structures l'éternité des problèmes, comme dans l'architectonique guéroultienne⁴⁸, mais d'effectuer une comparaison entre les discours des différentes

43. Cf. « Préface à l'édition anglaise », DEL, p. 877 ; « Michel Foucault, "Les mots et les choses" », DEL, p. 528 ; « Qui êtes-vous, professeur Foucault ? », DEL, p. 641.

44. F. Heidenreich, « Une archéologie de l' "archéologie" ... », p. 361.

45. M. Foucault, *L'archéologie du savoir* (désormais AS), Paris, Gallimard, 1969, p. 15.

46. Cf. la réponse au critique américain Steiner : « Monstrosities in Criticism », *Diacritics*, t. I, n° 1, Fall 1971, p. 57-60 (DEL, p. 1082-1091) et « Foucault Responds », *Diacritics*, t. I, n° 2, Winter 1971, p. 60 (DEL, p. 1107-1108).

47. AS, p. 188, nous soulignons.

48. AS, p. 205.

époques qui reste, pour ainsi dire, à la surface des discours eux-mêmes. Transformer ces discours de documents en monuments signifie les mettre en relation les uns avec les autres pour établir le jeu de *différences* qui les rend comparables entre eux, qui en établit les voisinages et les distances. Comme l'archéologue kantien qui *n'interprète* pas les faits de raison, mais les *décrit* en tant que différentes étapes du développement nécessaire de la raison, ainsi l'archéologue foucauldien construit des « tableaux » dans lesquels les discours ne sont pas interprétés ni reportés à leur matrice déterminante, mais ordonnés, distribués et finalement confrontés entre eux, disposés en « séries de séries »⁴⁹.

On aura reconnu, dans les présupposés de cette analyse sérielle et différentielle, les principes de l'analyse structurale d'un Dumézil ou d'un Lévi-Strauss : considérer les événements du discours, sans présupposer aucun « reste », et les analyser comme s'ils formaient un système composé par les différences qui les opposent. Cette tâche descriptive doit montrer les changements profonds intervenus dans les systèmes de pensée, sans pour autant rechercher *l'explication* de ces changements dans des crises, des évolutions ou des causes. La compréhension de la pensée dans son développement historique, la « connaissance de la connaissance » au sens de la révélation de ses conditions de possibilité sera alors possible en introduisant des relations de type logique dans le champ de l'histoire, plutôt que des relations causales dans l'ordre des pensées⁵⁰. Ainsi l'archéologie abandonne autant l'idée d'une fouille à la recherche de *l'arché* que le paradigme des « causes premières » comme Foucault le précise au cours d'un entretien :

Ce mot d'« archéologie » me gêne un peu, parce qu'il recouvre deux thèmes qui ne sont pas exactement les miens. D'abord le thème du commencement (*archè* en grec signifie commencement). [...] Ce sont toujours des commencements relatifs que je recherche, plus des instaurations ou des transformations que des fondements, des fondations. Et puis me gêne également l'idée de fouilles. [...] J'essaie au contraire de définir des relations qui sont à la surface même des discours ; je tente de rendre visible ce qui n'est invisible que d'être trop à la surface des choses⁵¹.

Définir des relations horizontales entre les discours afin de mettre en lumière les transformations permettant de montrer l'invisible qui nous entoure, c'est bien ce qui s'oppose à la recherche « verticale » de *l'archè*, du commencement premier. Dans un manuscrit inédit datant de 1967, Foucault oriente résolument l'archéologie dans ce sens diagnostique : l'exercice archéologique « ne consiste justement pas à aller au-delà du visible, de l'audible, des sens, pour révéler la signification cachée » mais se confronte à la « tâche énigmatique de diagnostiquer sans écouteur une parole plus

49. Cf. AS, p. 13-16, allusion à l'« histoire sérielle » des *Annales* représentée par les travaux de Fernand Braudel, Emmanuel Le Roy Ladurie et Jacques Le Goff.

50. Cf. « Qui êtes-vous, professeur Foucault ? », DEI, p. 635 et aussi « Sur les façons d'écrire l'histoire », DEI, p. 614 ; « Linguistique et sciences sociales », DEI, p. 852-853.

51. « Michel Foucault explique son dernier livre » [1966], DEI, p. 771-785 (772).

profonde, sans pourchasser un mal invisible»⁵². Que cette recherche soit encore une opération sur notre présent est évident, mais elle ne cherche plus à y accéder par une régression verticale vers l'arché. Comme le remarque fort justement Michel de Certeau dans sa recension de *Les mots et les choses*, ce n'est pas la découverte de la fondation oubliée qui transformera notre rapport avec nous-mêmes, mais la découverte d'une « dénivellation culturelle » qui me sépare d'autrui : « le sol de nos sécurités bouge à mesure que se dévoile le fait de ne plus pouvoir penser une pensée d'hier »⁵³.

L'on voit alors plus clairement le différent qui désormais sépare l'archéologie foucauldienne de la « fouille » phénoménologique autant que de la procédure herméneutique « à zig zag » qui habitait encore l'archéologie husserlienne, et qui faisait du sens authentique du discours le « trésor d'intention » qui y demeurerait comme un non-dit caché par des voilements successifs (ou des sédimentations)⁵⁴. Déjà dans *Naissance de la clinique*, la tâche critique de l'archéologie ne consistait plus à révéler le soubassement immobile de notre pensée, mais plutôt à montrer que les « retours à l'originaire » – le « langage des choses sans concepts » et les « archi-évidences » promis par la phénoménologie – ne sont en réalité que la découverte des transformations plus anciennes qui touchent aux structures de l'expérience et qui ont elles-mêmes leurs conditions de possibilité⁵⁵. Si les formes de l'expérience sont changeantes comme le sont les structures conceptuelles, aucune immobilité ne résiste aux transformations profondes, c'est pourquoi Foucault peut écrire que « nous sommes voués historiquement à l'histoire, à la patiente construction de discours sur les discours, à la tâche d'entendre ce qui a été déjà dit »⁵⁶.

Cette injonction définit un domaine précis pour l'archéologie : celui de « choses dites » dont il faut donner une description comparative afin de pouvoir en déduire la « forme » de l'expérience passée⁵⁷. En ce sens, l'archéologie est « science de l'archive »⁵⁸, où par archive il ne faut pas entendre la masse de ce qui est conservé mais le principe de choix « qui recueille et qui rejette » et qui, par conséquent, « permet l'analyse d'une culture au sens large »⁵⁹. Le doublet archive-discours

52. M. Foucault, *Le discours philosophique*, manuscrit inédit, BNF fonds Michel Foucault, boîte 58, chemise 1. Sur ce manuscrit, cf. L. Paltrinieri, « L'archive comme objet : quel modèle d'histoire pour l'archéologie ? », *Les études philosophiques*, n° 153, 2015/3, p. 353-376.

53. M. De Certeau, « Les sciences humaines et la mort de l'homme », *Études*, t. 326, mars 1967, p. 344-360, republié dans *Les mots et les choses de Michel Foucault...*, p. 173-197 (186).

54. *Naissance de la clinique*, p. XIII.

55. *Ibid.*, p. 203.

56. *Ibid.*, p. XII.

57. Cf. les éclaircissements qui seront donnés ensuite dans « Réponse à une question », DEI-II, p. 714 ; AS, p. 180 sq.

58. Cf. « Michel Foucault, *Les mots et les choses* », DEI, p. 527 : « il faut avoir à sa disposition l'archive générale d'une époque à un moment donné. Et l'archéologie est, au sens strict, la science de cette archive » ; « Sur les façons d'écrire l'histoire », DEI, p. 623 : « mon objet n'est pas le langage mais l'archive, c'est-à-dire l'existence accumulée des discours. L'archéologie, telle que je l'entends, n'est parente ni de la géologie (comme analyse des sous-sols) ni de la généalogie (comme description des commencements et des suites), c'est l'analyse du discours dans sa modalité d'archive ».

59. M. Foucault, *Le discours philosophique*, chap. XII : « L'archive ».

définit alors le plan d'immanence où les niveaux constitutif et constitué de la pensée coïncident, et où la description archéologique devient possible comme exercice de comparaison « horizontale » entre des discours. La définition elle-même de monument comme objet archéologique implique en effet de penser les discours mêmes comme des régularités qui s'auto-régulent. D'ailleurs, ce sont les énoncés du discours qui sont interprétables « comme des événements (ayant leurs conditions et leur domaine d'apparition) et des choses (comportant leur possibilité et leur champ d'utilisation) »⁶⁰. C'est pourquoi l'archive est à la fois l'ensemble des discours effectivement prononcés et « le système général de la formation et de la transformation des énoncés » : les conditions de possibilité sont ramenées sur le même niveau constitutif des objets constitués de l'archéologie.

Il est évident qu'une telle définition de l'archive allait reformuler complètement la question de l'*a priori* historique husserlien. Si les conditions de possibilité des discours se trouvent sur le plan des discours mêmes, l'*a priori* historique devient une figure purement et entièrement empirique : non seulement il ne représente désormais que l'aspect conditionnant des transformations affectant l'*archive*, mais encore

il n'échappe pas à l'historicité : il ne constitue pas, au-dessus des événements, et dans un ciel qui ne bougerait pas, une structure intemporelle ; il se définit comme l'ensemble des règles qui caractérisent une pratique discursive : or ces règles ne s'imposent pas de l'extérieur aux éléments qu'elles mettent en relation ; elles sont engagées dans cela même qu'elles relient ; et si elles ne se modifient pas avec le moindre d'entre eux, elles les modifient, et se transforment avec eux en certains seuils décisifs. L'*a priori* des positivités n'est pas seulement le système d'une dispersion temporelle ; il est lui-même un ensemble transformable⁶¹.

L'événementialisation et l'empiricisation de l'*a priori* opérées dans *L'archéologie du savoir* n'étaient donc pas une erreur de parcours, comme on a pu le penser⁶², ce sont plutôt les conséquences logiques de l'abandon d'une conception de l'archéologie comme régression verticale vers l'*arché* et de sa redéfinition comme science de l'archive en tant que masse de discours s'autorégulant. Entre la solution kantienne (l'archéologie comme histoire des idées philosophiques qui résistent à la corrosion historique) et la solution husserlienne (évolution conceptuelle des sciences à l'intérieur d'un cadre trans-historique de l'historicité, dont il s'agit toujours de réactiver les archi-évidences fondatrices), l'archéologie foucauldienne assumait l'idée d'une transformation radicale des cadres de la connaissance et de l'expérience. Or, même cette solution est possible, en quelque sorte, seulement en tant que critique kantienne de Husserl, en rétablissant fortement le sens d'une

60. AS, p. 177. Cf. aussi « Sur l'archéologie des sciences. Réponse au cercle d'épistémologie », DEI, p. 736.

61. AS, p. 175.

62. M. Dreyfus, P. Rabinow, *Michel Foucault. Un parcours philosophique*, Paris, Gallimard, 1984 ; B. Han, *L'ontologie manquée de Michel Foucault*, Grenoble, Jérôme Millon, 1998.

limite indépassable posée à la connaissance transcendantale par la postulation des conditions internes et nécessaires qui définissent la possibilité même de la connaissance. Penser radicalement l'historicité de l'*a priori* signifie en somme transposer la question critique sur le plan historique : notre connaissance est limitée en tant qu'elle est historiquement déterminée, au sens où à chaque moment, chaque connaissance répond à des conditions de possibilité de l'expérience qui sont elles-mêmes historiques et qui dépendent des fractures et des discontinuités affectant profondément le plan lui-même de l'*arché* (si encore il y en a un)⁶³. La limitation, la finitude, dérivent du fait que l'on habite un ici et maintenant et que l'on dispose d'une archive limitée pour composer des énoncés doués de sens. En ce sens, l'archéologie est plus qu'une méthode philosophique, elle est cette « science » qui manifeste, par sa seule existence, notre dépendance intégrale par rapport à l'histoire, non pas tellement parce que nous sommes humains (comme le voulait Sartre) mais parce que notre « culture est celle de l'institution d'une archive intégrale : sa vocation est de conserver tout fait de discours, extension de toutes les procédures de réajustement, conservation de plus en plus méticuleuse de ce qui a été écrit »⁶⁴.

Cette existence intégralement historicisée de notre culture impose d'en finir avec l'enquête verticale sur les fondements et oriente l'archéologie vers l'exploration horizontale de l'espace du discours. C'est pourquoi, lorsqu'il essaie de définir son projet archéologique dans *L'archéologie du savoir*, Foucault met l'accent sur sa nature éminemment historique et spatiale *en même temps*. En tant qu'histoire « des conditions de possibilité », l'archéologie ne peut ni disposer ni dépendre des « faits » empiriques de l'historien comme s'il s'agissait de « matériaux bruts » auxquels donner un sens, mais elle doit décrire « l'espace dans lequel se déploie la pensée, ainsi que des conditions de cette pensée, son mode de constitution »⁶⁵. Étudier les discours comme « monument » signifie précisément étudier cet espace conceptuel non pas à partir d'une préséance de la pensée qui ferait des énoncés la « traduction » des concepts dans le discours, mais à partir de l'espace discursif même, de ses conditions de possibilité, et donc des transformations *possibles* qui l'affectent. Si l'archéologie philosophique était une opération sur le passé qui cherchait à accéder à une profondeur historique du présent pour en révéler les virtualités, l'archéologie foucauldienne sera désormais une enquête comparative et historique sur les espaces de possibles discursifs nichés dans notre présent.

Luca PALTRINIERI

CIRPP – CCI-Paris-IdF,

Laboratoire Théories du Politique – CRESPPA UMR 7217,

Université de Paris 8, Université de Paris Ouest, CNRS

63. Cf. la clôture de l'article de J.-F. Courtine, « Foucault lecteur de Husserl... ».

64. M. Foucault, *Le discours philosophique*, chap. XII : « L'archive ».

65. M. Foucault, « Qu'est-ce qu'un philosophe ? », DEI, p. 581.